

LA RÉSISTANCE SILENCIEUSE DES MAGGIES (EXTRAIT DU ROMAN)

« On allait se coucher vers 21 heures. Même si on était rompues de fatigue, on essayait de se réveiller plusieurs fois par mois pour se parler dans la nuit. Il était là, notre salut. Pendant la journée, on utilisait une sorte de langage corporel que Sinead avait mis au point. Avec les mains, les pieds, les bras. On avait des gestes pour désigner chacune d'entre nous, pour les sœurs, pour se plaindre ou pour demander de l'aide, pour dire de faire attention, se soutenir et se donner du courage. Pour des jurons aussi. C'est tellement réconfortant de jurer !

Parfois, les religieuses captaient quelques mouvements et se précipitaient sur nous pour aboyer et exiger que l'on cesse notre danse de Saint-Vitus. Ça aussi, j'ai progressivement appris à m'en foutre.

Tu sais, je me suis longtemps demandé comment des religieuses pouvaient se comporter de cette façon.

Elles étaient persuadées de bien agir. Oui, elles prétendaient nous aimer, comme le Seigneur aime toutes les brebis, surtout celles qui sont égarées. Et cet amour justifiait leur violence et leurs humiliations. Elles disaient que c'était la seule façon de chasser le Malin qui s'était installé en nous. Moi je crois que c'est surtout comme ça qu'on le fait rentrer. Ce n'est pas comme ça qu'il faut aimer. »



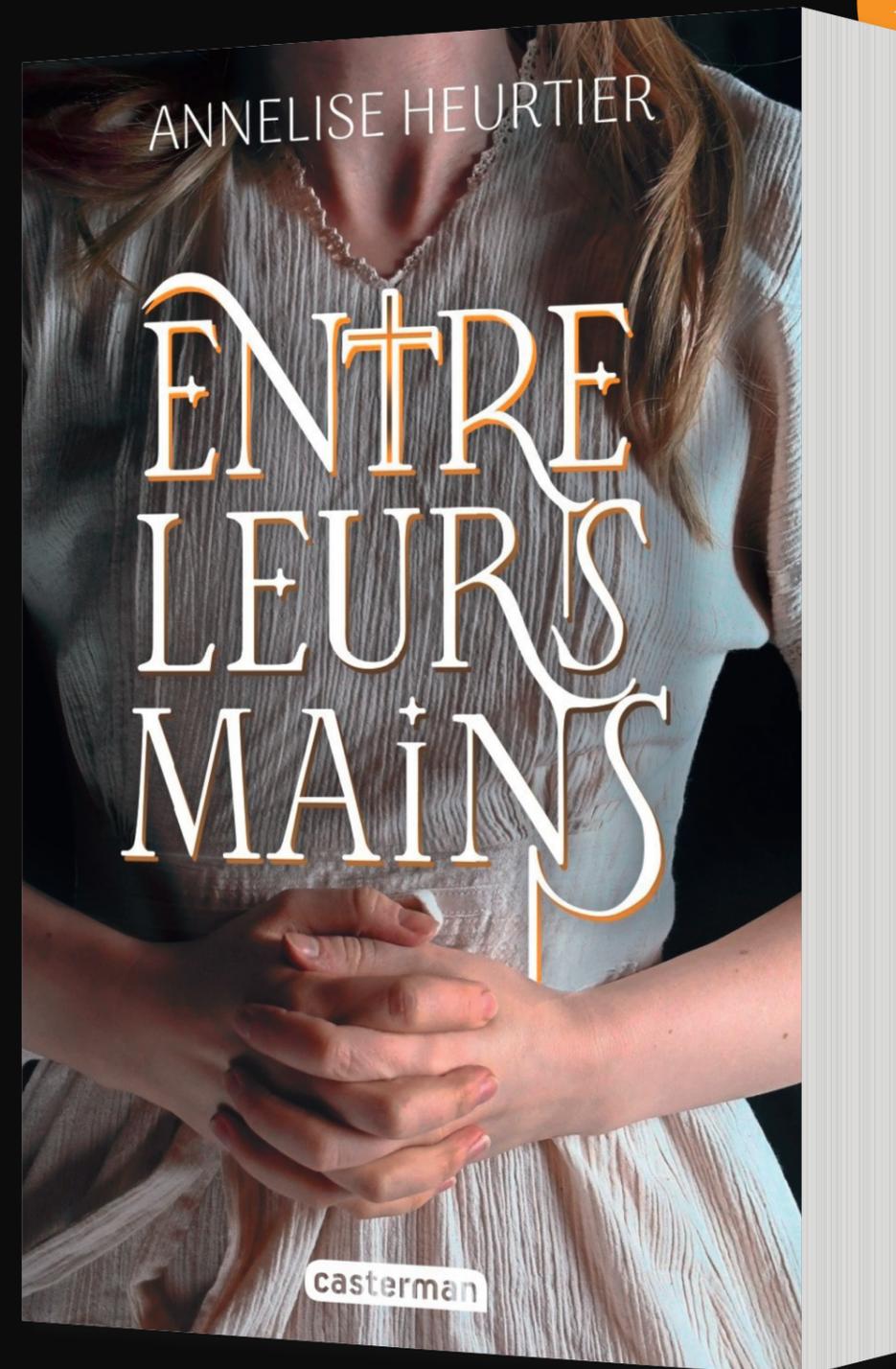
CONTACTS PRESSE

France & Suisse : Agnès Biltgen • agnes.biltgen@casterman.com

Belgique : Valérie Constant • v.constant@aproposrp.com

« Elles affirmaient que c'était
la seule façon de chasser le Malin
qui s'était installé en nous. »

En librairie
le 22 janvier
2025



288 pages • 15,90 € • broché • 145 x 220 cm

casterman

AUSSI IMPENSABLE QUE CELA PUISSE PARAÎTRE...

... les couvents comme celui que vous allez découvrir dans ce roman ont réellement existé. Des couvents au sein desquels des jeunes filles étaient enfermées, contraintes de travailler dans des conditions extrêmes, en proie à la violence et aux humiliations, afin d'expier des prétendus péchés.

Les premières blanchisseries de la Madeleine, puisque c'est ainsi qu'on les appelait, sont apparues en Irlande au XVIII^e siècle (mais aussi en Suède, en Australie, au Canada). Des familles y envoyaient leurs filles, parfois dès l'âge de dix ans, pour éviter la honte et le déshonneur. Il s'agissait de jeunes filles violées, enceintes hors mariage ou qui se comportaient de façon jugée légère par rapport aux moeurs très rigides de l'époque, imposées par une Église catholique qui jouissait d'un pouvoir immense. Certaines y étaient même enfermées par précaution, simplement parce qu'elles étaient « trop jolies » et qu'elles avaient donc davantage de risques de « pécher » (la plupart du temps, on considérait que le responsable du viol était celui qui l'avait subi).

Bad girls do the best sheets

L'objectif poursuivi par ces institutions était de sauver les âmes de ces supposées pécheresses. Pour ce faire, les religieuses les employaient à nettoyer du linge, métaphore de leur propre souillure. Ces couvents prirent le nom de blanchisseries ou couvents de la Madeleine, en référence à Marie-Madeleine qui a lavé les pieds de Jésus en signe de repentance.

Ces établissements ne tardèrent pas à se transformer en camps de travail forcé, avec sévices corporels

et psychologiques, viols, humiliations, brimades quotidiennes, isolement et sous-alimentation. Les jeunes filles enceintes étaient contraintes à abandonner leur bébé. S'ils étaient en bonne santé, ces enfants pouvaient être vendus à des familles étrangères. Les autres étaient enterrés dans des fosses communes, tout comme les pensionnaires qui mouraient de fatigue, de maladies, ou qui se suicidaient.

Celles qui réussirent à en sortir n'osèrent pas en parler. À l'époque, la parole de ces filles n'avait aucune valeur face à l'institution religieuse, et pour celles qui souhaitaient fonder un foyer, la honte et le mépris associés au statut d'ancienne « Maggie » (il s'agit du nom qu'on leur donnait, Maggie étant le diminutif de Madeleine) aurait dissuadé tout prétendant. Certaines ont même dû fuir en Angleterre pour échapper à la stigmatisation et au rejet.

Pendant des dizaines d'années, ces institutions ont donc prospéré avec l'assentiment des familles, persuadées qu'il s'agissait de la seule façon d'agir, pour le bien de leurs filles et de leur réputation. Il apparaît cependant aujourd'hui que si les Irlandais connaissaient très bien la dureté de ces couvents, ils n'imaginaient pas ce qui s'y passait réellement.



Annelise Heurtier est née en 1979 dans la région lyonnaise. Elle écrit pour des publics variés, des premières lectures jusqu'aux romans pour adolescents. Souvent inspirés de faits réels, ses textes sont autant de prétextes au voyage et à la découverte des cultures, de parcours de vies singuliers. Elle est notamment l'auteur de *Sweet sixteen* (Casterman, 2013) qui a reçu de très nombreux prix.



3 QUESTIONS À L'AUTRICE

Entre leurs mains est inspiré de l'histoire vraie des Couvents de la Madeleine, quel aspect de cette terrible réalité vouliez-vous mettre en perspective ?

Cela faisait plus de 15 ans que j'avais envie d'écrire sur les Magdalene Laundries. Il s'agit d'un fait historique dont la découverte m'avait vraiment bouleversée, comme pour les Kanaks exposés en 1931 à Paris. Là encore, j'ai mis longtemps à trouver une manière de m'en emparer. Il me semblait que ces milliers de destins brisés, que cet immense gâchis ne laissait guère la possibilité d'insuffler la lumière qui me semble indispensable en littérature ado. Et puis les thématiques du consentement, de la dénonciation de la culture du viol sont devenues plus prégnantes et le lien s'est fait naturellement. À l'origine de ces enfermements, on trouvait le plus souvent des viols ou des consentements qui n'en étaient pas, comme dans le roman. Ces jeunes filles ont vu leur destin basculer en quelques secondes, parce qu'elles ont eu le tort d'être la proie d'hommes qui croyaient agir en toute impunité, voire légitimité pour certains.

Nous sommes aujourd'hui à une période charnière, où cette culture du viol est enfin décortiquée et dénoncée. Et j'avais envie de proposer un roman qui permette aux lectorices de s'interroger sur ces sujets.

Justement, votre histoire fait un pont entre des faits appartenant au passé et notre monde actuel : est-ce une manière d'impliquer les lectorices adolescentes et jeunes adultes d'aujourd'hui ?

Je l'espère ! En tous cas il me semble que s'appuyer sur des faits réels permet de donner davantage de poids aux thématiques que l'on souhaite aborder. Plus

personnellement, je suis mère d'un jeune homme et ces sujets me tiennent très à cœur. En tant que parent, nous avons peut-être une responsabilité, même si elle est parfois inconsciente, même si on essaie de faire de son mieux, dans la fabrique de cette violence systémique envers les femmes. Les violeurs ne sont pas toujours cachés dans un hall d'immeuble. Ils sont nos compagnons, nos maris, nos frères, nos amis, nos fils, même si certains ont du mal à s'avouer qu'ils portent en eux cette violence, ou ses germes, comme Finnegan dans le roman. Une relation obtenue sous la pression, le chantage, la culpabilisation n'est pas une relation consentie. Les filles commencent à le savoir mais pour les hommes, il me semble que la prise de conscience est plus lente. Alors c'est à nous, qui avons peut-être un peu plus de recul, d'essayer de tout faire pour les sensibiliser, pour faire évoluer les mentalités.

Pouvez-vous nous dire quelques mots à propos de Deirdre et Finnegan, du lien inattendu qui se noue entre ces deux protagonistes ?

Deirdre a vécu le pire, mais au terme d'un long cheminement, elle s'est relevée. Pour moi, elle tire cette résilience de sa rencontre avec Sinead, son âme-sœur, ainsi que du pardon qu'elle a accordé à la vie. Les « pouvoirs » de Deirdre sont une métaphore de cette magie qui se crée quand on réussit à sublimer une souffrance, une rage envers l'existence. Parce qu'elle est en paix, elle choisit une attitude bienveillante envers Finnegan. Elle lui fait prendre conscience plutôt que de simplement intervenir. Et lui offre un cadeau d'une valeur inestimable : une seconde chance.

